

Nabil Wakim

L'ARABE POUR TOUS

Pourquoi ma langue est taboue
en France



Seuil

L'ARABE POUR TOUS

NABIL WAKIM

L'ARABE POUR TOUS

Pourquoi ma langue
est taboue en France

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143452-1

© Éditions du Seuil, avril 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Mona.

Le passager

Si ce n'est pas la preuve du grand complot arabe contre moi, je ne crois plus en rien. Je vais à Brive-la-Gaillarde. BRIVE-LA-GAILLARDE. Il n'y a pas plus français comme endroit : c'est la terre de Hollande, Chirac et des pommes du Limousin soigneusement vaporisées de pesticides. Et il faut que mes voisins de train soient un couple de vieux Libanais. Voici ce que ferait un Libanais normal : il leur tomberait dans les bras, d'où tu viens, et ta famille, ton nom surtout, oui ma mère vient de Jbeil (Byblos), mon père du sud du Liban. Une conversation remplie d'indices invisibles pour le non-Libanais, mais qui donne à comprendre rapidement à quel culte microscopique on appartient, au moins en théorie, et où on se trouve dans l'échelle sociale tordue de ce pays.

Mais moi, je ne sais pas faire tout ça. J'ai trop honte. Honte de mon arabe haché, de mon accent ridicule, de mon vocabulaire qui ne dépasse pas la liste de courses. Le pire pour moi : je comprends presque tout ce qu'ils disent, et je suis sûr qu'ils ont compris qui j'étais. Enfin, qui ils pensent que je suis : un Libanais malpoli qui ne daigne pas leur adresser la parole. Peut-être que ce sont

des Libanais très français et qu'ils s'en foutent, qu'ils ne pensent pas que, dès qu'on croise l'un des « nôtres », on doit mélanger nos sangs et nos histoires familiales pendant toute la durée du voyage ? Dans la série télévisée *Highlander* que diffusait M6 quand j'étais collégien, les immortels se reconnaissent de loin, en sentant un changement dans l'atmosphère. Ils savent d'instinct que l'un des leurs vient de pénétrer dans leur espace vital. Je ressens toujours la même chose en présence d'un Libanais. Sauf que moi, je ne sais pas quoi faire. Je bloque. Pourquoi je suis incapable de leur dire bonjour, au lieu de taper ces lignes, recroquevillé derrière mon ordinateur ? J'ai l'air bizarre, avec mon écran tourné vers le couloir, pour éviter qu'ils voient ce que j'écris. J'ai eu l'idée de ce livre la semaine dernière et voilà ce qui me tombe dessus ! C'est plus qu'un coup du sort, c'est un complot sataniste mené par l'algorithme qui distribue les sièges de la SNCF. J'ai plein de raisons de ne pas leur parler. J'ai autre chose à faire, j'ai faim, j'ai du boulot, je suis en vacances, je dois regarder la deuxième saison de cette série norvégienne sous-titrée en anglais. Je dois réfléchir à mon travail certainement très important. Penser aux cadeaux de Noël de ma fille. Décompresser. Je suis en vacances, je ne peux pas toujours faire des efforts. Je décomprime vachement, là.

C'est idiot d'avoir peur de parler sa langue maternelle, pendant quinze secondes, à des inconnus, juste pour leur dire bonjour. « *Marhaba*¹. » C'est si difficile ? J'ai mal au ventre, je regarde le sol, et je ne touche

1. « Bonjour » en arabe libanais.

pas à la salade que j'ai préparée pour cet interminable voyage en train Corail. Maintenant, on dit « Intercités ». Je connais mieux la langue de la SNCF que l'arabe libanais. Franchement, qu'est-ce qu'ils vont faire au centre de la France, d'abord ? Lui, il parle trop bas pour que je puisse entendre ce qu'il dit. Il a le visage fermé des Libanais qui n'ont pas de moustache, il ressemble un peu à mon oncle Hicham, mais en version chrétien maronite. Il garde sa veste et son écharpe dans le train, ça aussi c'est un truc de vieil Oriental : dès qu'il n'est pas au bord de la Méditerranée, il trouve qu'il fait froid. Elle, elle a l'air de souffrir de la situation, elle passe son temps à enlever et à remettre ses lunettes de soleil. Je souffle. Je prends mon téléphone. Je regarde Twitter. C'est décevant, comme souvent. Je scrolle, et je tombe au hasard sur une polémique idiote relative à une phrase incompréhensible prononcée par l'historien autoproclamé Lorànt Deutsch lors d'une émission de télé : « Je ne vois aucun intérêt à apprendre l'arabe à l'école. Sachez que dans la langue française il y a plus de 600 mots arabes. » Je souffle de nouveau. Je me dis que moi-même je ne dois pas connaître autant de mots en arabe. Je commence à en réciter dans ma tête : pays, *balad* ; chambre, *ouda* ; légumes, *khoudra* ; langue, *ligha* ; électricité, *kahraba*. Mes voisins ont l'air perdus et tentent de demander dans un français qu'ils croient mal assuré (mais qui est parfait) au *barista* – contractuellement contraint de faire de l'humour – où on se trouve. Et dans combien de temps on arrive à La Souterraine. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien aller faire à La Souterraine ? Elle presse son mari, en arabe,

de poser la question au prochain passage du contrôleur. « Nabil, demande-lui, dans combien de temps on arrive à La Souterraine ? » Il se tortille sur son siège et me regarde. J'écarquille les yeux. Il porte le même prénom que moi. La thèse du complot est validée.

Je me lance, en français : Vous êtes libanais ?

Elle : Ah oui, vous aussi.

Je me justifie immédiatement avec ma phrase fétiche en arabe : *Ana bifham arabé bass ma bihki mnih* (« Je comprends l'arabe, mais je ne le parle pas bien »).

Si on m'avait appris un mot d'arabe chaque fois que j'ai dit cette phrase, je serais aujourd'hui présentateur sur Al-Jazeera.

Lui, en arabe : J'ai vu que tu étais libanais parce que tu as amené ta propre salade.

Elle, toujours en arabe : Moi aussi j'ai pensé ça, mais je ne suis pas curieuse. J'ai simplement vu que tu avais mis du sumac².

Je n'ose pas leur dire que je viens de prendre la résolution de ne plus acheter d'emballages en plastique et que j'ai fait ma propre salade par conversion écologique plutôt que par réflexe identitaire. Je sors de moi-même et parviens à déstructurer mon français pour intégrer quelques mots d'arabe, pour ne pas trop passer pour un benêt. Pour celles et ceux qui souhaiteraient avoir l'air faussement bien intégrés dans une conversation, la recette est très simple : il suffit de ponctuer des phrases très appuyées en français par des interjections arabes (pour les Libanais, on dit *sahih*, c'est bien vrai, ou encore

2. Épice de couleur rouge très utilisée dans la cuisine libanaise.

ya'ni, c'est-à-dire). Ils vont voir le frère de Nabil à Guéret. Je pense : Il ne doit pas y avoir beaucoup d'Arabes à Guéret. Elle lit dans mes pensées : « Ils sont deux Libanais, médecins, et un Syrien. » Et encore, ils ne vivent pas à Guéret, mais dans un bled à côté de Guéret. Le scénario est bien huilé : oui, ils connaissent mon nom de famille (on fait pas plus libanais), le plus étonnant est que je connais le leur. Ils sont de la famille du fondateur d'une agence de voyages très connue au Liban. Il y a quelques années, ma petite amie de l'époque – une Iséroise pur jus – m'avait accompagné, ravie, dans un éprouvant voyage au Liban et ma famille avait tenu à ce qu'on passe par cette agence pour visiter le pays. La honte : je me débrouille tout seul dans n'importe quel pays du monde et au Liban, « mon pays », je devrais prendre un bus rempli de touristes qataris et allemands pour aller visiter les ruines de Baalbek³ ? J'avais fini par transiger sur la plus mauvaise idée qui soit : prendre un taxi hors de prix pour éviter l'humiliation de voyager avec ce tour-opérateur. Et voilà que ce Corail Intercités me place à côté du cousin du fondateur de cette agence de voyages ! Lui et sa femme me parlent comme si j'étais leur lointain petit-neveu : ils regardent *Le Monde* pour y trouver mon nom – je suis journaliste à la rubrique Énergie –, ils me félicitent. Ça me fait plaisir d'être félicité en arabe, un peu comme si ma grand-mère me complimentait. Pour laver la culpabilité qui fait battre mon poulx, je lâche : « Je vais reprendre des cours d'arabe,

3. Ville de l'est du Liban où se trouvent trois temples géants parmi les mieux conservés du monde gréco-romain.

j'en ai déjà pris avant, mais je n'étais pas assez assidu, mais là je vais en reprendre. Promis. Je recommence bientôt. » Je les aide à porter leurs bagages, revigoré par cette promesse d'un jour nouveau : je vais réapprendre l'arabe, mais oui, c'est sur le point d'arriver, cette fois c'est la bonne.

Une heure plus tard, arrivé à Brive, ma motivation est descendue d'un cran. Dans ma tête, le débat fait rage. Le délégué du parti de la langue arabe en appelle à l'histoire, l'identité, mes grands-mères, la fierté retrouvée. Il m'invite à faire partie du club des 4 millions d'arabophones en France – la deuxième langue de l'Hexagone. Mais, une nouvelle fois, le représentant du parti de la flemme et de la procrastination l'emporte : « Pourquoi s'astreindre à réapprendre l'arabe maintenant, tu es en vacances, tu as des tas de choses à faire, autant y réfléchir de nouveau en début d'année prochaine. Ce n'est pas raisonnable de tout faire en même temps. » Je grommelle en descendant du train. Heureusement, en Corrèze, personne ne me demande si je parle l'arabe.

La *hchouma*

Je suis né à Beyrouth, au Liban, en 1981, pendant la guerre¹, puis j'ai déménagé en France, à l'âge de quatre ans. Je suis devenu journaliste au *Monde*, j'écris et je parle un français châtié. Par contre, je suis nul en arabe. Pourtant, j'ai grandi avec. Plus encore : l'arabe est ma langue maternelle. Celle que m'a parlée ma mère à la naissance, celle de mes premiers jeux d'enfant, celle de mes plats préférés. Quelque part entre mes quatre ans et mes presque quarante ans, j'ai perdu l'arabe en cours de route. Sans vraiment y faire attention, sans vraiment savoir pourquoi. Pendant toute mon adolescence, j'ai chassé l'arabe de ma vie : j'étais français, je parlais français, j'avais des bonnes notes en français, les choses étaient très simples. Rien ne m'ennuyait plus que les vacances estivales au Liban, où je devais supporter l'ingrat rituel familial, heureusement atténué par les quantités de *houmous* et de *knéfé*² que cela permettait

1. La guerre civile libanaise a duré de 1975 à 1990.

2. Délicieuse pâtisserie trempée dans un sirop de sucre, et faite de fromage, de beurre et de pistaches.

d'ingurgiter. J'ai refusé bêtement d'apprendre l'arabe, j'ai écouté les sermons de ma grand-mère avec une moue amusée et frondeuse. Et me voilà, à trente-huit ans, incapable de soutenir une conversation décente. Oh, bien sûr, je sais commander un *chich taouk*³ dans un restaurant ou échanger une ou deux politesses avec un chauffeur de taxi. Mais je ne comprends pas combien je dois payer s'il ne bascule pas vers l'anglais ou le français – autant dire que, dans un pays comme le Liban, c'est une bonne technique pour se faire souvent arnaquer. Je ne peux pas écouter les infos à la radio ou à la télévision – ce qui est quand même ridicule quand on est journaliste. Alors mener une interview ou faire un reportage en arabe ? Impossible. Je parle pourtant un anglais teinté d'accent yankee et un espagnol andalou aux sonorités chantantes. Mais je suis analphabète dans ma langue maternelle.

Et depuis dix ans, je suis paralysé : impossible de parler l'arabe, impossible de ne pas le parler.

Le même sentiment me submerge, avant même de savoir que je vais aller au Liban. Je pense des mois à l'avance à la scène qui va immanquablement se produire à l'aéroport. L'avion atterrit à l'aéroport Rafic-Hariri, les passagers applaudissent. Le soleil et la chaleur humide nous saisissent en sortant. Jusqu'ici tout va bien. Et puis je me dirige vers le contrôle de police. Mon angoisse monte d'un premier cran. Je tends mon passeport au type dans sa guérite. Mon passeport français, mais bon. Je m'appelle Nabil et je suis né à Beyrouth, pas

3. Plat de poulet mariné servi avec de la crème d'ail.

besoin de travailler à la CIA pour comprendre que je suis libanais. D'autant plus que je donne aussi un mystérieux papier froissé, un extrait d'acte de naissance en arabe agrémenté d'une photo absolument flippante de mes quatorze ans, époque bénie où mes week-ends insouciantes étaient consacrés à jouer à *Warcraft* 2⁴. Il me regarde. Il plisse les yeux. Dit un truc en arabe que je ne comprends pas à son collègue. Je transpire encore plus que d'habitude. J'observe que mon frère et ma sœur sont déjà passés sans encombre. Ma tête s'emballe : « ils » ne vont pas me laisser rentrer et je ne saurais pas quoi répondre. Je ne sais pas expliquer que je viens voir ma grand-mère, me baigner, manger du *mloukhié*⁵ et acheter des pâtisseries à la pistache. Le type est en général un peu empoté et me pose toujours la même question molle : « C'est quoi le nom du village, là ? » « Karkha », je réponds. Le village d'origine de mon père, perdu quelque part au sud du Liban. Souvent, il me demande aussi : « Où est-ce que ça se trouve, précisément ? » J'ai retenu l'expression « *Bil jnoub* » (« Dans le Sud »), pour avoir un vague truc à répondre. Ça se corse. S'il me demande autre chose, je suis mort. Ma seule technique, c'est de coller un sourire idiot à mes lèvres et de hocher la tête, comme si j'étais un raélien prêt à être dépouillé sur-le-champ de tous mes biens avec dévotion. Pendant des années, chaque voyage au Liban commençait par ce grand moment de honte.

4. Jeu de stratégie en temps réel qui connut un grand succès dans les années 1990.

5. Plat libanais préparé avec de la corète (oui, c'est un truc qui existe), du poulet, de l'agneau, du riz, du pain libanais grillé et des oignons vinaigrés.

Je ne sais même pas comment on dit « honte » en arabe. Les Français qui font semblant de parler arabe disent la *hchouma*. Moi, j'ai jamais entendu ce mot. Le Larousse arabe (oui, ça existe) m'apprend que la *hchouma* est plutôt une « inconduite qui suscite la honte ». « Avoir un comportement que la communauté qualifie de *hchouma* consiste à se déconsidérer et à entraîner la désapprobation, le discrédit sur soi », explique l'anthropologue Marie-Luce Gélard⁶. C'est peut-être un mot qu'on n'emploie qu'au Maghreb, mais ça correspond assez bien à ce que je ressens. Surtout dans l'étape suivante du parcours, qui consiste à aller voir ma grand-mère, dans l'immeuble de la banlieue est de Beyrouth où elle a passé la majeure partie de sa vie.

Ce jour de juillet, c'est un peu différent. On va rendre visite à *Teta*⁷ Zeïné dans sa chambre d'hôpital du très chic « Hôtel-Dieu de France ». Teta Zeïné (en arabe) : « Pourquoi tu ne parles pas l'arabe ? C'est ta langue, il faut en être fier. L'arabe est une langue difficile, le français ou l'anglais, c'est de la rigolade, mais l'arabe c'est différent. C'est une langue importante. » J'ai tellement entendu ce refrain dans ma vie – à chacun de mes voyages au Liban – que j'en comprends chaque mot. Le vocabulaire que je comprends le mieux en arabe, c'est celui qui consiste à m'expliquer que je devrais avoir honte de ne pas parler l'arabe.

6. Marie-Luce Gélard, *Le Pilier de la tente*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003.

7. *Teta*, au Liban, c'est le diminutif affectueux de « grand-mère ». Pour « grand-père » c'est *jeddo*.

Tassés sur la banquette de la chambre d'hôpital, on était venus en famille voir Teta Zeïné, restée toute sa vie au Liban, même pendant les pires années de la guerre. Manque de bol pour moi : être affaiblie physiquement ne l'empêche pas d'être ma mauvaise conscience. Alimentée en oxygène, les bras recouverts de tuyaux, elle ne peut pas se déplacer. Quand j'étais gamin, j'avais essayé d'apprendre par cœur la phrase « C'est la faute de mon père », pour avoir une blague à répondre à mon insistante grand-mère. Cette fois-ci encore, je n'ai réussi qu'à sortir du fond de ma gorge un petit « Baba » (« Papa »), pour expliquer que mes parents n'avaient qu'à s'en occuper quand j'étais petit. Ce n'est pas de ma faute si je suis devenu tellement français que je sais mieux prononcer Cornillon-Confoux et La Roque-Alric que Gemmayzé et Ras Beirut⁸.

La maladie n'a pas empêché Teta Zeïné de reprendre son sermon et de répéter : « C'est votre langue, c'est une langue difficile. » Les souvenirs me remontent de la sonnerie du téléphone, à Lyon, quand mon frère et moi nous passions le combiné comme un cerceau enflammé pour ne pas avoir à répondre à Teta, pour ne pas avoir à ânonner nos quelques mots d'arabe, pour ne pas entendre au bout de la ligne instable et crachoteuse la même rengaine humiliante de cette mauvaise conscience familiale. Des années plus tard, mon frère Ziad, qui a toujours été plus prévoyant, m'a avoué qu'il avait appris par cœur un script pour pouvoir faire face

8. Les deux sont des quartiers de Beyrouth et se prononcent « Jemaïzé » et « Rasse Baïroute ».

à cette conversation et la mettre de côté. « Je me suis entraîné à dire quelques mots de plus que *kifik Teta* (comment ça va ?). Des trucs du style *anakamen* (moi aussi), *kiloun mneh hone* (tout le monde va bien ici), des choses comme ça. Je me suis outillé pour cette conversation ritualisée. Bizarrement je ne me suis pas dit : “C’est une opportunité pour apprendre l’arabe ou pour me rapprocher de ma grand-mère.” Je me suis plutôt dit : “C’est un truc terrifiant, qu’est-ce que j’ai comme munition pour me prémunir contre ça” ? » Le dessinateur Cyril Pedrosa raconte exactement la même scène de conversation téléphonique paralysée dans sa BD *Portugal*⁹ : « J’ai fini par vraiment redouter ces appels. L’amour et la honte, cela pourrait être la devise des familles de migrants. »

Dans mes plus anciens souvenirs d’enfance, il y a cette scène où ma grand-mère ne parvient pas à ouvrir la porte de la salle de bains. J’ai peut-être huit ou dix ans, et nous sommes revenus passer un été au Liban pour les vacances. Je l’entends batailler avec la porte, je suis juste derrière, et je suis bien incapable de lui dire en arabe : « Il faut tourner la poignée vers la droite. » Je me rappelle me battre avec moi-même, sentir les larmes me monter aux yeux, l’impuissance me gagner, jusqu’à ce que j’entende quelqu’un – peut-être mon père – crier à travers les murs « tourne la poignée ». Et le pire pour moi, c’est que « *bremé* », « tourner », en arabe libanais, c’est un mot que je connais, et quand je l’ai entendu prononcer, j’ai senti la double honte de celui qui ne

9. Cyril Pedrosa, *Portugal*, Dupuis, 2011.

peut ni aider sa propre grand-mère ni se rappeler sa propre langue. Elle m'a souvent dit, plus tard : « Moi qui te gardais quand tu étais petit, qui te chantais des chansons en arabe, je sais que tu dois parler l'arabe. Toi qui étais le plus beau, le plus *tabbouche*¹⁰ de tous » – il faut dire que mon frère et ma sœur ont eu le malheur d'être gauchers et sont donc soupçonnés d'avoir le mauvais œil.

Après, on s'étonne que les gens aient des troubles de l'identité. Moi, c'est clairement diagnostiqué comme une maladie de la langue. Elle est là, quelque part, mais elle ne sort pas.

Ma grand-mère, elle, n'en saura jamais rien. Je n'ai jamais pu parler d'autre chose avec elle. Teta Zeïné est morte pendant que j'écrivais ce livre. Elle n'aurait pas pu le lire – ni en français ni en arabe. Mais elle aurait au moins su que sa voix continue de résonner en moi. Que je l'entends comme si elle était à côté de moi, en train de m'engueuler. On se demande souvent ce qu'on veut transmettre à ses enfants, ce qu'on leur transmet finalement. Mes parents ne m'ont pas vraiment transmis l'arabe. Ma grand-mère m'a transmis la honte de ne pas le parler. C'est déjà quelque chose, non ? Il faut dire que c'est une honte spéciale, avec des superpouvoirs. Pas une honte de second rang, comme celle qui me titille après avoir jeté mes déchets alimentaires dans la poubelle de recyclage ou après avoir mélangé trois boîtes de conserve pour nourrir ma fille un soir où la

10. Je crois que la traduction qui s'impose ici, à mon grand regret, est « Bouboule ».



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020. N° 143449 (xxxxx)
IMPRIMÉ EN FRANCE